

Les bombes israéliennes éliminent des familles palestiniennes entières à Gaza

Description

Environ 1 800 familles gazaouies ont perdu de nombreux membres dans la guerre. Comme le dit un chercheur, « le soutien social et familial du passé matériel, émotionnel ou symbolique est pratiquement inexistant aujourd'hui. Les gens sont principalement en mode de survie. »

Par Amira Hass, le 1er janvier 2024



Des Palestiniens de Deir al-Balah, dans la bande de Gaza, pleurent leurs proches tués lors d'une frappe aérienne israélienne il y a une semaine. Les conversations avec les habitants de Gaza ressemblent de plus en plus à une réunion adieu avec une personne condamnée.

Depuis le début de la guerre ou presque, les habitants de Gaza vivent en sachant qu'à tout moment, plusieurs membres de leur famille et eux-mêmes peuvent être tués par des bombes israéliennes ou se vider de leur sang sous les décombres.

Les conversations téléphoniques avec eux ressemblent de plus en plus à des adieux à un condamné mort. Chaque jour, leurs parents et amis en dehors de la bande de Gaza refoulent l'idée menaçante et inexprimée qu'ils recevront eux aussi la terrible nouvelle de la mort d'autres chers vieux et jeunes, femmes et hommes, tous ensemble.

« L'effacement d'une famille entière du registre de la population », comme l'appellent aujourd'hui les Palestiniens, n'est pas seulement une crainte, mais une évaluation glacer le sang, fondée sur la réalité.

Rien ne peut être fait contre la réalisation de cette possibilité. Chaque jour, Israël « [bombarde des dizaines de cibles](#) », si ce n'est plus des personnes, des bâtiments avec des personnes encore à l'intérieur, des tunnels ou des marchés. L'espace dans lequel il entasse 2,3 millions de personnes se réduit. Les « zones de sécurité » déclarées par l'armée sont également bombardées.

Ajoutez à cela le fait que les frères mariés vivent souvent avec leur famille dans un appartement qu'ils ont construit avec leurs économies, avec leurs parents âgés et leurs frères et sœurs non mariés au rez-de-chaussée. Il est tout fait naturel que la famille reste unie lorsque la guerre éclate, que ce soit dans leur maison ou dans un refuge public pour les personnes déplacées. Il est naturel que les plus chanceux s'entassent dans la maison de parents après que leur propre quartier a été bombardé.

Ainsi, lorsqu'une bombe tombe, il est logique que parmi les nombreux morts se trouvent des personnes portant le même nom de famille, liés par le sang ou le mariage. Et comme le gouvernement et l'armée israéliens se [préparent à de nombreux mois de guerre supplémentaires](#), le nombre de familles décimées ne peut qu'augmenter.

« Au début, nous avons comparé la guerre de Gaza à la Nakba », a déclaré Haaretz la sociologue palestinienne Honaida Ghanim, « mais peu à peu, nous avons réalisé que l'ampleur des massacres et l'élimination de familles entières dépassaient ce que nous avons connu lors de la Nakba ».

L'expulsion, la destruction et la perte de la patrie lors de la création d'Israël constituent un processus central dans l'histoire du peuple palestinien, mais selon Ghanim, « les dommages touchent maintenant le cœur même de l'existence palestinienne ». L'exil était tolérable dans une certaine mesure parce que la structure du village et la structure des familles élargies ont été maintenues. Le mécanisme social interne a continué à fonctionner.

« Pour cela, il faut des personnes vivantes. Les familles ont également été tuées lors des massacres de 1948, mais aujourd'hui, le nombre de familles tuées est beaucoup plus important. Leur anéantissement laisse un trou noir. Aucune langue ne peut décrire ce qui s'y passe. »

Le bâtiment s'est effondré sur eux

Le 19 novembre, lorsque le nombre de morts enregistré par le ministère de la Santé du [Hamas à Gaza](#) a atteint 11 078, on estimait que 1 330 familles avaient perdu plusieurs de leurs membres. Ce jour-là, Shafiqa Abu Skheilleh, 83 ans, est venue ajouter ces [statistiques suffocantes](#) (je connaissais Shafika et j'aimais écouter ses souvenirs). Elle a péri avec ses arrière-petits-enfants, Dunya, l'épouse de son fils aîné (elle s'était rendue en Égypte pour traiter son cancer avant la guerre), Maram, l'épouse de l'un de ses petits-fils, et d'autres membres de la famille de Dunya, de Maram et de leurs enfants.

Salwa, la plus jeune fille de Shafiqa, ne sait pas combien de membres de sa famille se trouvaient dans l'immeuble du [camp de réfugiés de Jabalya](#) , au nord de la ville de Gaza, qui s'est effondré sur eux, y compris sa mère. Salwa ne connaissait pas beaucoup d'entre eux, car elle vivait à [Ramallah](#) depuis qu'elle était partie étudier à l'université de Birzeit, il y a une quarantaine d'années.

Depuis 1991, Israël interdit la libre circulation entre Gaza et la [Cisjordanie](#) , et la dernière autorisation que Salwa a reçue pour rendre visite à sa famille dans la bande de Gaza remonte à 2000. En 2013, la mère et la fille se sont embrassées et serrées dans leurs bras pour la dernière fois lorsque Shafiqa a été autorisée à se rendre à Ramallah pour y recevoir des soins médicaux. Depuis lors, elles ne se voient plus que par le biais d'appels vidéo.



La sociologue palestinienne Honaida Ghanim. « Des familles ont également été tuées lors des massacres de 1948, mais aujourd'hui, le nombre de familles tuées est beaucoup plus important. » Credit: Tomer Appelbaum

Le choc était évident dans les yeux sans larmes de Salwa. « Je ne comprends pas que maman soit partie et que ce soit sa fin », dit-elle sur le ton distant et objectif avec lequel elle a également raconté les derniers jours de sa mère. Cinq mois avant la guerre, sa mère a été victime d'une attaque cérébrale. Elle ne pouvait plus parler ni bouger, à l'exception de ses paupières, qu'elle clignait pour montrer qu'elle comprenait ce qu'on lui disait.

Deux de ses petits-enfants sont toujours présents chez elle et un kinésithérapeute vient deux fois par jour. Sa petite-fille Maram s'occupe également d'elle avec amour, ce qui meut Salwa. « L'infirmière de la clinique a dit qu'il y avait des progrès et qu'elle n'avait jamais vu des soins aussi devoués », raconte Salwa. Shafiqa a commencé à bouger plus que ses paupières.

Lorsque la guerre a éclaté, les fils de Shafiqa l'ont transférée de son ancienne maison de réfugiés à l'immeuble de Beit Lahia où ils vivaient. L'armée israélienne a ensuite ordonné à tous les habitants du nord de la bande de Gaza de partir vers le sud. Beaucoup ont choisi de rester, soit parce qu'ils ne croyaient pas que la zone de sécurité était réellement sûre, soit parce qu'ils avaient des difficultés à voyager.

C'est ce qui est arrivé aux Abu Shkeileh, qui se sont installés dans le camp de réfugiés familial de Jabalya. Ils ont passé une nuit dans une école qui est devenue un abri et ont réalisé que Shafiqa souffrait terriblement. Ils se sont installés chez des proches : la plupart des hommes et des garçons dans une maison et les femmes, les enfants et quelques hommes dans une autre.

Les fréquentes frappes aériennes effrayaient Shafiqa. La nuit, elle serrait fort le bras de sa petite-fille Sumaya, qui dormait à côté d'elle. Une fois, Dunya, la belle-fille de Shafiqa, a déchiré la manche de sa fille pour la libérer de l'emprise de sa grand-mère. Sumaya a été sauvée, bien que le bombardement l'ait laissée avec de graves brûlures au visage et des fractures de la colonne vertébrale et aux jambes.



Après une frappe israélienne sur le camp de réfugiés de Maghazi, dans le centre de Gaza, il y a une semaine. Credit: Shadi Tabatibi/Reuters

Elle se trouve à l'hôpital européen de [Khan Yunis, dans le sud de la bande de Gaza](#), où il y a tout le temps des tirs et des bombardements autour de l'hôpital », a déclaré Salwa. L'hôpital souffre également d'une pénurie de lits, de médecins et de médicaments. Le père de Sumaya, qui se trouve toujours en [Égypte](#), n'a pas encore réussi à faire venir sa fille pour qu'elle soit soignée.

« Une amie de ma sœur rendait visite à ma mère aussi souvent qu'elle le pouvait », explique Salwa. « Lorsqu'elle est venue le matin suivant le bombardement, elle a été choquée de voir un tas de décombres. Des voisins ont réussi à sauver Sumaya et à récupérer cinq corps : ma mère, Dunya et son frère Talal, ainsi que Maram et sa petite fille Rama.

« Ils ont été enterrés immédiatement. Les autres corps ont été retirés des ruines plus tard et ont été enterrés pendant la trêve de fin novembre. L'amie a essayé de m'appeler 100 fois avant de réussir. Je n'arrive toujours pas à croire que c'est arrivé ».

Un jour, au cours de notre conversation, une étincelle a brillé dans les yeux de Salwa lorsqu'elle a raconté comment sa mère, devenue veuve à l'âge de 27 ans, avait commencé à faire de la broderie pour subvenir aux besoins de ses enfants et leur permettre d'aller à l'université.

« Je me souviens qu'elle se rendait à Ramallah et à Jérusalem pour acheter du fil et du tissu et qu'elle revenait avec un gros paquet sur la tête », se souvient Salwa. Shafiq a appris à lire et à écrire lorsque ses enfants étaient là, afin de ne pas avoir à signer des documents avec son empreinte digitale.

Salwa note également que « à la fin des années 90, lorsque mes enfants étaient petits et que ma mère a été autorisée à nous rendre visite, j'ai voulu qu'elle reste ici avec nous, mais elle a refusé. Elle aimait Gaza, sa maison dans le camp de réfugiés de Jabalya, la vie dans la grande famille qui s'y trouvait, les liens chaleureux avec tous les parents et les voisins. » Puis l'étoile a disparu et le ton distant est revenu. « Imaginez que ma mère soit morte et que je n'aie pas pu lui dire au revoir. »

Le deuil dans tous les sens

« L'islam considère le soutien social et communautaire en période de deuil comme la participation aux funérailles et le confort des personnes endeuillées comme une obligation religieuse », écrit Maram Massarwa dans son ouvrage en hébreu de 2015 intitulé « *The Religio-politicization of Bereavement in Palestinian Society : Gender, Religion and Nationality* », qui se concentre sur les familles de Palestiniens tués par les forces de sécurité israéliennes.

En particulier lorsqu'il s'agit de mort violente dans le contexte de l'occupation, « ces rituels ont un rôle de soutien et d'expression de la solidarité sociale et émotionnelle. Ils contribuent également à la stabilité et au sentiment de sécurité grâce à la représentation symbolique qu'ils donnent de la perte », explique M. Massarwa, chercheur et conférencier au collège Al-Qassemi et à l'université de Tel-Aviv.

Mais aujourd'hui, alors que tant de personnes sont tuées chaque jour, que 10 kilomètres sont trop longs à cause des bombardements et que la triste nouvelle n'arrive parfois que quelques jours plus tard, les vivants ne peuvent pas dire adieu aux morts.

Face aux morts massives quotidiennes, les habitants de Gaza « ne parviennent pas à faire l'expérience des processus humains universels que sont la perte et le deuil », a déclaré M. Massarwa à *Haaretz*. « On ne peut pas passer par le processus de deuil, ni personnellement, ni collectivement. Ce traumatisme collectif, qui se répète sans cesse, ne permet pas de faire le deuil de ce qui a été, puis un autre décès est annoncé. Au moment où l'on commence à assimiler, un autre arrive. Une inflation de pertes et de deuils est créée. Cette réalité est émotionnellement écrasante ».

Elle partage la conclusion d'un habitant du camp de réfugiés de Nuseirat, à Gaza, qui m'a dit que les gens sont devenus insensibles à la mort qui les entoure et à leur propre mort.

À l'instar de Ghanim, Massarwa considère également que l'ampleur de la tuerie à Gaza est « une situation inconnue des Palestiniens ». Avec toutes les pertes que la société palestinienne a subies depuis des générations, le nombre de morts à Gaza aujourd'hui est incompréhensible, à la fois numériquement et en termes de traumatisme brutal de la mort ».

Elle en a déduit que « le soutien social et familial du passé à matériel, émotionnel ou symbolique est pratiquement inexistant aujourd'hui. Les gens sont principalement en mode de survie, accompagnés d'une peur existentielle constante. Ils ne trouvent pas de nourriture, ne dorment pas la nuit, n'ont pas de couvertures, n'ont pas d'eau potable. Cette expérience de survie rend les gens seuls à l'intérieur du traumatisme ».

Les appartements des frères et sœurs de Salwa, dans le quartier de Beit Lahia et dans le quartier de Sheikh Radwan, ont été détruits par les frappes aériennes. Elle ne sait pas si la maison de son enfance est encore debout.

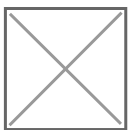
Comme Salwa, Rafiq (un pseudonyme) vit à Ramallah. Contrairement à elle, fille de réfugiés du village de Burayr, aujourd'hui détruit, il est lui issu d'une famille chrétienne qui vit dans la ville de Gaza depuis 400 ou 500 ans.

Treize membres de sa famille élargie ont été tués le 19 octobre lorsqu'une bombe a frappé l'enceinte de l'église orthodoxe grecque de Saint Porphyrius, où s'abritaient des chrétiens et des musulmans déplacés. Rafiq ne connaissait pas les jeunes enfants qui sont morts. Il ressent la douleur de leurs parents, qui ont survécu, dans chacun de ses os.

« Au début, j'appelais encore tous mes amis et ma famille à Gaza tous les jours. J'ai arrêté maintenant, et je vais seulement dans ma chambre, je ferme la porte et je pleure », a-t-il déclaré.

L'ancienne maison de sa famille se trouve dans le quartier de Zeitoun, qui était le cœur de la ville, avec les quartiers de Tuffah, Daraj et Shujaiyeh. Les maisons étaient en grès ; il y avait une fontaine dans la cour, entourée d'arbres fruitiers. Si sa maison n'a pas été détruite, elle le sera bientôt.

Toutes les églises de la ville de Gaza se trouvent à Zeitoun », a-t-il déclaré, avant d'ajouter : « Si elles n'ont pas été détruites, elles le seront bientôt. Je me sens comme un homme sans histoire. Je connaissais chaque coin de rue et chaque arbre de la ville de Gaza. Maintenant, il ne reste plus rien : plus de lieu, plus de gens ».



Des fidèles lors d'un enterrement dans la ville de Gaza après une frappe israélienne qui a endommagé l'église orthodoxe grecque Saint Porphyrius, où les Palestiniens qui ont fui leurs maisons s'étaient réfugiés. Credit : Mohammed Al-Masri/Reuters

Quatre générations

Mercredi, lorsque le ministre de la Santé de Gaza a annoncé que le nombre de morts dans la bande de Gaza depuis le 7 octobre s'élevait à 21 110 (sans compter les milliers de personnes toujours portées disparues), 1 779 familles étaient connues pour avoir perdu plusieurs de leurs

membres. Lâ??une dâ??entre elles est la famille al-Mughrabi. Le 22 dÃ©cembre, une frappe aÃ©rienne israÃ©lienne sur un immeuble de la ville de Gaza a tuÃ© Issam al-Mughrabi, 56 ans, employÃ© du Programme des Nations unies pour le dÃ©veloppement. Cette frappe a Ã©galement tuÃ© sa femme, Lamia, 53 ans, leurs deux filles, leurs deux fils et une belle-fille. Il a Ã©tÃ© annoncÃ© que 50 Ã 60 membres de la famille Ã©largie se trouvaient dans le mÃªme bÃ¢timent bombardÃ©, et que nombre dâ??entre eux ont Ã©galement Ã©tÃ© tuÃ©s. Le bureau du porte-parole de lâ??IDF a rÃ©pondu quâ??il nâ??Ã©tait pas au courant des dÃ©tails qui lui avaient Ã©tÃ© prÃ©sentÃ©s le 24 dÃ©cembre.

Le dernier chiffre des familles ayant subi des pertes multiples comprend Ã©galement les dizaines de personnes tuÃ©es dans le [camp de rÃ©fugiÃ©s de Maghazi](#), dans le centre de Gaza. Dans la nuit du dimanche 24 au lundi, quatre maisons ont Ã©tÃ© touchÃ©es. Sans Ã©clairage public, lâ??obscuritÃ© nâ??Ã©tant percÃ©e que par les lampes de poche des tÃ©lÃ©phones portables, les voisins et les volontaires des Ã©quipes de secours ont tentÃ© dâ??extirper les vivants des amas de bÃ©ton et de meubles cassÃ©s.

Selon les premiers rapports, les morts et les blessÃ©s appartenaient aux familles Ghaban, Abu Rahma, al-Nawasra, Abu Hamida, Masem, Qandil et Abu Awwad. Quelques survivants ont dÃ©clarÃ© que dans chaque maison se trouvaient Ã©galement des parents dÃ©placÃ©s du nord de la bande de Gaza. (Lâ??armÃ©e a reconnu plus tard quâ??il sâ??agissait dâ??un bombardement par erreur, ce dont elle sâ??est excusÃ©e).

Les blessÃ©s ont Ã©tÃ© transportÃ©s dâ??urgence vers lâ??ouest Ã lâ??hÃ´pital Al-Aqsa de Deir al-Balah. Des vidÃ©os en provenance du camp montrent des corps recouverts de couvertures et empilÃ©s dans une ambulance. Les routes menant Ã Maghazi et au camp de rÃ©fugiÃ©s situÃ© au nord de celui-ci, Bureij, ont Ã©galement Ã©tÃ© bombardÃ©es cette nuit-lÃ . Cela a gÃ©nÃ© les ambulances, mais Ã la fin nous avons vu le spectacle familier : des cadavres enveloppÃ©s dans des feuilles de plastique blanc, allongÃ©s cÃ´te Ã cÃ´te sur la place devant lâ??hÃ´pital.

Abdel Latif Al-Haj, chirurgien et directeur du ministÃ¨re de la santÃ© de Gaza, a rÃ©cemment dÃ©mÃ©nagÃ© pour travailler Ã lâ??hÃ´pital de Deir al-Balah. Jusquâ??Ã il y a environ un mois, Al-Haj travaillait Ã lâ??hÃ´pital Nasser de Khan Yunis. Câ??est lÃ quâ??il travaillait sans relÃ¢che le 21 novembre lorsquâ??un avion israÃ©lien a larguÃ© une bombe sur sa maison dans le camp de Nuseirat, avant lâ??aube.



Des Palestiniens emportent un corps aprÃ¨s une frappe aÃ©rienne israÃ©lienne sur le camp de rÃ©fugiÃ©s de Maghazi il y a une semaine. Credit: Adel Hana/AP

Depuis la premiÃ¨re semaine de la guerre, des parents dÃ©placÃ©s du nord de Gaza se sont entassÃ©s dans la maison. Le bombardement a tuÃ© son fils aÃ©nÃ©, Majd, un ingÃ©nieur logiciel de 32 ans, la femme de Majd, Amani, et leur bÃ©bÃ© ; sa fille, Dima, une employÃ©e de lâ??OMS, le mari de Dima, Mohammed, et leur bÃ©bÃ© de 5 mois ; son fils Omar, Ã©gÃ© de 17 ans ; et la sÃ©ur dâ??Al-Haj, Fadwa, 52 ans, et ses deux enfants, Ã©gÃ©s de 17 et 18 ans.

Ont également été tués 34 membres de la famille qui s'abritaient dans leur maison, dont les parents de la femme Al-Haj, sa tante, ses frères et sœurs, leurs enfants et petits-enfants. Quatre générations d'une famille des communautés palestiniennes de Kawkaba, Iraq Suwaydan et Majdal, déplacées en 1948, ont été rayées de la carte. La femme Al-Haj, sa fille de 22 ans et deux de ses petits-enfants, un garçon de 9 ans et une fille de 2 semaines, qui ont perdu leurs parents, ont été retirés vivants des ruines.

Tous les survivants souffrent de contusions, de fractures et d'hémorragies. Ils se remettent de leurs blessures physiques chez d'autres membres de leur famille. Inutile de s'attarder sur les blessures émotionnelles.

Voici les noms des 17 jeunes petits-enfants et arrière-petits-enfants qui ont péri dans le bombardement : Sari, 4 mois ; Abd al-Hakim, 5 mois ; Sara, 14 mois ; Siwar, 2 ans ; Yahya, 4 ans ; Leen et Wasim, 6 ans ; Mohammed, 7 ans ; Adam, 9 ans ; Adnan, Kanan et Ismail, 10 ans ; Liyan, 13 ans ; Lubna et Izz al-Din, 14 ans ; Misk, 15 ans ; et Zayn, 16 ans.

Lubna a fait l'objet d'une nécrologie sur la page Facebook du conservatoire national de musique Edward Said de l'université de Birzeit. Elle étudiait le violon à l'école de Gaza et chantait et jouait pour le plaisir de vivre et la joie, et son ambition était que la musique soit une partie fondamentale de son avenir, a écrit une tante qui vit en dehors de Gaza. Le porte-parole de l'armée a déclaré à Haaretz qu'il vérifiait le rapport.

« La famille était et reste la base stratégique de la société palestinienne, dans une situation où il n'y a pas d'état, ou bien où l'état ne fonctionne pas pour le peuple », a déclaré M. Ghanim. « Lorsque vous subissez l'oppression et un régime d'occupation, la famille est un mécanisme de soutien. Aujourd'hui, lorsque tant de familles sont anéanties, le soutien social s'amenuise. Une situation de perte de contexte est créée. »

« Tout a été perdu : la maison, les liens sociaux, les personnes qui construisent l'avenir et se souviennent des morts. Aujourd'hui, il n'y a plus personne pour raconter l'histoire de l'exil. La Palestine existe dans un espace imaginaire, et quand tant de gens disparaissent, l'espace imaginaire disparaît aussi. »

Amira Hass est la correspondante de Haaretz pour les territoires palestiniens occupés.

Source : [Haaretz](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date créée
2024/01/03